

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 16 (1957)

Buchbesprechung: Comptes rendus = Besprechungen = Recensioni

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comptes rendus — Besprechungen — Recensioni

SOMMAIRE

INHALT

SOMMARIO

JEAN RYCHNER, *La Chanson de geste* (G. Redard), p. 146
— ALY ABEN RAGEL, *El libro conplido en los iudizios de las estrellas* (F. Monge), p. 150 — *Antología Literaria de ABC* (A. M. Rothbauer), p. 154 — VICENTE GARCÍA DE DIEGO, *Diccionario etimológico español e hispánico* (A. S.), p. 156 — JOHANNES HUBSCHMID, *Schläuche und Fässer* (P. Scheuermeier), p. 160.

JEAN RYCHNER, *La Chanson de geste*. Essai sur l'art épique des jongleurs. Genève, E. Droz, et Lille, Giard, 1955, 8°, 174 p. (Société de publications romanes et françaises, LIII).

L'énorme littérature qui, depuis quelques dizaines d'années, discute les théories de G. Paris et de J. Bédier sur les chansons de geste, offre une double constance. Le problème primordial demeure celui des origines, auquel on apporte des solutions aussi chargées de vraisemblances impressionnantes que dépourvues d'arguments décisifs. Et la chanson type reste la *Chanson de Roland*, la plus belle certes, mais qui est aussi le meilleur arsenal de rhétorique, celle qui se prête le mieux aux divisions immuables de l'exposé scolaire: le texte, l'événement, la date et l'auteur, la composition, la peinture des caractères, l'art du poète¹. Des précisions de détail, des distinctions subtiles, des exégèses savantes, tout cela en abondance. Mais pas une grande idée générale, inaperçue, qui viendrait modifier profondément l'optique du sujet. Jusqu'à cet essai pourtant, né d'un cours donné à la Faculté des lettres de Neuchâtel, où J. R., taillant à grands coups dans le neuf, rappelle ou établit en moins de deux cents pages des vérités si simples, si

¹ Cf. en dernier lieu I. SICILIANO, *Les origines des Chansons de geste*. Théorie et discussions, Paris 1951; M. DE RIQUER, *Los Cantares de Gesta franceses*, Madrid 1952.

évidentes que le lecteur non prévenu s'étonnera d'en apprendre la nouveauté.

Cette fois en effet, la chanson de geste est étudiée, non dans sa genèse, mais dans sa réalité vivante, telle que le jongleur la récite – qui peut être ensemble poète et vieilier, saltimbanque et maître de danse, avaleur de sabre et homme-serpent, qui amuse les badauds de la foire, qu'on invite au château lors des adouchements et des mariages. C'est un professionnel de l'art épique et la littérature qu'il colporte n'a rien de gratuit: pas de genre, au contraire, qui soit plus conditionné, plus lié aux circonstances chaque fois singulières de la représentation, aux caprices du public et à l'habileté du jongleur. Littérature donc essentiellement orale, dont nous ne possédons plus qu'un reflet: des manuscrits humbles, de facture médiocre, des exemplaires de poche qui servaient d'aide-mémoire aux récitants et que nous devons aux hasards d'une tradition fragile à l'extrême. Le texte de la *Chanson de Guillaume* n'est apparu qu'en 1901 dans le catalogue d'une vente aux enchères; le meilleur manuscrit de la *Chanson de Roland* ne fut retrouvé, à Oxford, qu'en 1835 par Francisque Michel et celui, unique, du *Pèlerinage de Charlemagne* a disparu des collections du British Museum depuis 1879!

Ces conditions de diffusion expliquent tout naturellement la composition par morceaux, la trame souvent lâche des chansons. Elles rendent compte aussi des multiples redites, des rappels de situation ou des annonces de nouvelles pérégrinations, qui nous choquent, nous lecteurs, mais que l'auditeur appréciait de façon fort différente. Ainsi le reporter sportif, à la radio, rappelle souvent la manifestation à laquelle il assiste, le lieu où elle se déroule, les résultats acquis, pour les auditeurs qui viennent de prendre l'écoute. Ainsi encore l'hercule de foire fait longuement attendre la levée des haltères, accumule les intermèdes, dose ses boniments, car il s'agit d'abord de rassembler un public assez nombreux, de piquer sa curiosité et la retendre sans la lasser, jusqu'au clou du programme et au passage de la soucoupe. J. R. étudie attentivement, dans les neuf textes représentatifs qu'il a choisis¹, ce jeu d'artifices professionnels qui lient «en une trinité organique le jongleur, son récit et son public» (p. 66). Il trouve appui et confirmation dans les observations faites par Mathias Murko en Bosnie, en Herzégovine

¹ La Chanson de Roland; Gormont et Isembart; La Chanson de Guillaume (étudiée plus particulièrement dans un appendice, p. 159–169); Le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem; Le Couronnement de Louis; Le Charroi de Nîmes; La Prise d'Orange; Le Moniage Guillaume; Raoul de Cambrai.

et au Monténégro¹ où la littérature épique, encore vivante, apparaît astreinte à des conditions exactement semblables.

Du métier de jongleur est aussi née la *laisse*, qui comporte un nombre très variable de vers (de 4 à 113 dans le *Charroi de Nîmes* ou de 7 à 191 dans le *Moniage Guillaume* par exemple), de même longueur et reliés par la même assonance. Le jongleur enchaîne une strophe à l'autre selon divers procédés que J. R. étudie dans le détail avec beaucoup de finesse et de pénétration: il reprend un thème qui figure dans la laisse précédente, à la fin (procédé usuel de la chanson populaire), au début (et J. R. cite ici en comparaison l'exemple de saint Matthieu VII, 24-27) ou dans le corps même, produisant ainsi une bifurcation qui engage alors le récit sur deux voies parallèles.

Enfin le caractère oral de la chanson de geste se manifeste dans les moyens d'expression. «Le métier de jongleur, le chant public, interdisent absolument la recherche patiente d'une expression singulière et originale» (p. 126). Le récitant n'a pas le loisir de l'écrivain; il est obligé de recourir, pour traiter les différents thèmes de son sujet, à des formules organisées dans sa mémoire en un certain nombre de jeux dont chacun correspond à un motif particulier: adoubement d'un nouveau chevalier, histoire des armes et des chevaux, mêlée générale ou duel, à la lance, à l'épée, prières, regrets sur un héros mort, songes, repas, messages, etc. L'automatisme de cette correspondance motif-formule le délivre de la préoccupation du détail textuel et lui permet de s'attacher à la seule structure du récit. Le chanteur accompli, celui qui s'est rendu maître du langage traditionnel de l'épopée, «se vantera de savoir seller un cheval, armer un héros, décrire une bataille, avec plus d'ornements qu'un rival» (p. 127s.). J. R. démonte avec précision et bonheur quelques-uns de ces mécanismes dont l'emploi conduit parfois à l'absurde. Ainsi dans la *Prise d'Orange*, Orable arme de lances Guillaume et ses compagnons réunis dans sa chambre, qui vont combattre au haut des escaliers du donjon de Glociette; vainqueurs, ils poursuivent leurs adversaires dans ces escaliers selon la formule épique: *Franc les enchaucent* (v. 1014), comme s'ils étaient à cheval! La mémoire professionnelle l'emporte sur le bon sens. C'est dire qu'on ne saurait juger ces formules avec la pierre de touche de l'esthétique littéraire moderne. Et J. R. rappelle avec à-propos les conclusions similaires des recherches de Milman Parry sur l'épopée homérique, que les médiévistes ont curieusement négligées. A travers le temps et l'espace, des condi-

¹ *La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du XX^e siècle*, Paris 1929.

tions professionnelles identiques engendrent les mêmes effets: une diction formulaire et la technique de son emploi. Ici encore «le métier explique seul, mais explique complètement, la forme stéréotypée de nos chansons» (p. 150).

Les qualités du vrai poète, sa puissance créatrice se mesureront dès lors à la manière dont il sait tirer parti d'un style traditionnel et d'un cadre imposé. Elles se montrent à plein dans la *Chanson de Roland* dont J. R. expose, à plusieurs reprises, la situation exceptionnelle dans la littérature épique du moyen âge. Par sa cohésion dramatique interne d'abord: plan rigoureux, avec crise centrale, préparation et dénouement (J. R. rejette l'épisode de Baligant comme étranger au plan original et ses arguments complètent ceux de Thibaudet et d'autres sur ce point); par sa beauté structurelle ensuite: la laisse y est le matériau élémentaire, l'unité à la fois narrative, dramatique et lyrique; par la correspondance enfin qu'on y observe entre laisses et motifs, par l'utilisation originale du style traditionnel. Ainsi «il est assez fréquent que des laisses commencent par une caractérisation rapide du héros [...]», mais il est unique que cette caractérisation atteigne à la vérité psychologique et dramatique du fameux vers *Rollanz est proz et Oliver est sage* qui entonne la laisse 87» (p. 151). Chef-d'œuvre assurément, «minute sacrée de la création poétique», mais par là-même exemple «atypique», isolé parmi tant de fabrications hâtives, «articles de foire à débiter au milieu des culbutes» et qu'il serait faux de considérer, avec Bédier, comme des œuvres *littéraires* et de juger en tant que telles.

Mais voici que, par une étude purement descriptive de la structure de la chanson de geste et des moyens mis en œuvre, J. R. débouche, malgré lui, sur le problème des origines. Car la *Chanson de Roland*, quelles qu'en soient les qualités exceptionnelles, participe au langage commun à toutes les chansons de geste; elle témoigne à sa manière, mais avec elles, de cette technique épique dont on ne saurait nier l'existence¹, et qui conduit à supposer, au delà de nos textes, une tradition formelle déjà bien organisée. Tradition liée à l'art du jongleur, spécifique, indépendante donc de la tradition latine, antique ou carolingienne, à laquelle voulaient encore récemment la rattacher G. Chiri et M. Wilmotte. J. Bédier a objecté, il est vrai, qu'aucun texte ne remontait au delà du XI^e siècle. Mais, répond J. R., la transmission des manuscrits que nous possérons est «un miracle, qu'il serait fou de supposer fréquent» (p. 157); et surtout, le livre n'étant pas essentiel à la chan-

¹ Cf. notamment p. 157 les arguments très fermes opposés à SICILIANO.

son, pourquoi celle-ci aurait-elle été toujours et aussitôt écrite? J. R. ne revient pas, pour autant, à la conception romantique des cantilènes, des chants épiques primitifs, naturels, populaires. Comme Parry, il préfère parler de littérature orale, professionnelle.

Sa démonstration, toujours appuyée sur les textes, conduite de bout en bout avec un sens aigu de la réalité, servie par une langue affûtée et une érudition jamais pesante, propose une méthode dont l'avenir montrera la fécondité. Les médiévistes ne seront pas les seuls à en apprécier la saveur et la nouveauté.

Berne et Neuchâtel

G. Redard -

*

ALY ABEN RAGEL – *El libro complido en los iudizios de las estrellas*. Traducción hecha en la corte de Alfonso el Sabio. Introducción y edición por Gerold Hilty. Prólogo de Arnald Steiger. Publicado por la Real Academia Española. Madrid MCMLIV. LXVIII + 272 páginas.

Esta edición, impecable, es un paso importante en la publicación y conocimiento de las obras de la corte de Alfonso X el Sabio.

La amplísima obra alfonsí – tanto por la extensión como por su carácter encyclopédico – es una fuente de valor incalculable para el conocimiento del espíritu, cultura y vida medievales. También, y de modo más específico, para la historia de la lengua española. Riquísima cantera que, en uno y otro aspecto, sólo en muy pequeña parte ha sido beneficiada por la investigación contemporánea.

Una de las causas es la falta de ediciones fidedignas. Exceptuando la de la *Crónica General* por Ramón Menéndez Pidal (1906, actualmente reeditada), la primera y segunda parte de la *General Estoria* por A. G. Solalinde y colaboradores (1930, 1957), el *Libro de Ajedrez* por A. Steiger (1941) y el *Setenario* por K. H. Vanderford (1945), las demás ediciones están hechas sin criterio filológico. Y permanecen todavía sin editar las partes III a VI de la *General Estoria* y el *Libro de las Cruzes*.

En este caso se hallaba también el *Libro Conplido*, obra capital entre las astrológicas alfonsinas. Por ello, y por la perfección con que ha sido realizado, el trabajo de Hilty merece la gratitud de los hispanistas. Debe vincularse a la escuela de Arnald Steiger – que prologa este volumen – bajo cuya dirección se dedica un grupo de estudiosos a la publicación y estudio de las obras de la corte de Alfonso el Sabio.

El Libro Conplido es la traducción al castellano – hecha por el

judío Yēhudá b. Mošé ha-Kohén – del en su tiempo celeberrimo tratado árabe de astrología de Ibn Abī-l'Riyāl.

La edición reproduce el ms. 3065, original del siglo XIII, de la Biblioteca Nacional de Madrid. No está completo. La obra, como dice su prólogo y puede verse en los manuscritos árabes y latinos, comprendía ocho partes y el códice de Madrid no ofrece más que cinco. El editor anuncia otros dos volúmenes: «uno con la edición sinóptica del Libro Quarto en las dos versiones latinas y la versión portuguesa, y otro con el estudio crítico de los problemas paleográficos, filológicos, históricos y culturales relacionados con el *Libro Complido*» (p. XVIII).

Precede al texto editado una extensa Introducción (pp. XVII–LXVIII) en la que se plantea el problema general de la formación de la lengua literaria castellana. Considera este proceso desde un punto de vista doble. De una parte el paso de un dialecto a lengua literaria (pp. XX–XXX: rivalidades del castellano con los otros dialectos, importancia de la extensión geográfica mediante la reconquista para afianzar su supremacía y de las tendencias lingüísticas de las regiones castellanizadas, influencia del cultivo literario, de la fijación gráfica, de la unificación lingüística de la época alfonsí, de la supuesta función rectora de Toledo en materia de lengua y de los escritos cancillerescos).

Y de otra parte el cómo, partiendo de lo vulgar, llegó a ser lengua literaria este dialecto, es decir, su evolución intrínseca. Es, naturalmente, este capítulo el que más nos interesa. Expondremos brevemente el pensamiento del autor. La oposición lengua literaria/lengua vulgar equivalía en la baja Edad Media a la de latín/romance. El latín, no comprendido ya por la mayoría, necesitaba de glosas explicativas que son, significativamente, los primeros testimonios escritos de lengua vulgar.

Los primeros textos notariales totalmente redactados en romance son indicio de una nueva conciencia lingüística. Pero a esta prosa le falta mucho para ser lengua literaria. Lengua escrita no es por fuerza lo mismo que lengua literaria. Y además, la creación de ésta «no puede comprenderse sólo desde un punto de vista formal, basado únicamente en la expresión. Conviene fijarse también en lo expresado» (p. XXXV).

En la prosa de las obras alfonsinas se revela ya un estado de cultura superior, la expresión de valores del mundo material y, sobre todo, espiritual, que antes estaba reservada a lenguas con un gran cultivo literario (en este caso, sobre todo, el latín y el árabe). Los documentos notariales del último tercio del siglo XII no son prosa literaria y la de las obras alfonsinas sí. Y la diferencia entre una y otra está en relación con la diferencia de contenido entre

un texto notarial y las obras del Rey Sabio. Pero ¿de qué índole es esta relación? Y sobre todo ¿cómo adquirió el romance las posibilidades de expresión literaria? Nos encontramos ante una disyuntiva. La prosa ¿se hizo literaria por expresar un mundo cultural superior o bien fué capaz de expresarlo por haber adquirido posibilidades de expresión literaria? Ambas soluciones – opuestas, al tiempo que las dos con la misma razón defendibles – establecen una relación causal entre la expresión y lo expresado: «Pero precisamente conviene prescindir de la idea de causalidad si queremos comprender algo del trascendental proceso lingüístico que se realiza en el siglo XIII. Es un expresar creando y a la vez un crear expresando que tan sólo se puede comprender desde un concepto de lengua que reconozca una relación creadora mutua entre la expresión y lo expresado» (p. XXXVI).

Hilty destaca en este proceso la importancia de la tradición y la de las traducciones. La tradición, cuyo elemento básico es la continuidad creada por el espíritu, y la traducción que presupone una falta de continuidad que hay que superar por un traslado, una trasposición. Existe tradición en el transmitirse de la lengua en general y en la transmisión de la lengua literaria en particular. Distingue en la formación de la prosa alfonsina, aparte de la tradición gráfica, la historiográfica, poética, bíblica y latino-cristiana, científica, didáctica y jurídica.

Las traducciones del siglo XIII, al tener como materia realidades y conceptos hasta entonces no expresados en romance, obligan al castellano a ampliar sus medios expresivos, particularmente los léxicos y sintácticos. «Por este traslado – por la capacidad expresiva subsiguiente – adquirió la prosa castellana entidad literaria» (pág. XLIV).

Hilty afirma para la traducción del *Libro Conplido* la existencia de una pluralidad de colaboradores con funciones específicas: los «trasladadores» y el «emendador», personaje este último que no había sido encontrado hasta la fecha en otros textos¹.

En el último capítulo de la Introducción y mediante la interpre-

¹ Vid. el reciente estudio del mismo HILTY, *El Libro Conplido en los Juzgios de las Estrellas*» (*Al-An.*, 20 [1955], 1-74) donde se ocupa más ampliamente de esta pluralidad de traductores y prueba, para el *Libro Conplido*, una doble revisión, técnico-astronómica y lingüístico-estilística. Ofrece además en este artículo una noticia completa de la vida de Yēhudá b. Moše ha-Kohén, traductor del *Libro Conplido* y uno de los más importantes colaboradores de Alfonso el Sabio, y del autor de la obra, Ibn Abi-l'Riyāl.

tación de una rúbrica y una figura astronómica que figuran al frente de un manuscrito de la traducción latina (códice ms. Savile 15 de la biblioteca Bodleiana de Oxford) deshace errores anteriores y determina, de modo exacto e irrebatible, la fecha en que Yehudá b. Moše empezó a traducir la obra del árabe al castellano. Fué en la mañana del 12 de marzo de 1254. Se edita pues, exactamente, en el séptimo centenario de su traducción.

El editor utiliza en la transcripción tres signos que, como él mismo advierte, se usan sistemáticamente por primera vez en la edición de un texto castellano antiguo.

Nada tenemos que objetar al uso del *punto volado* para separar los pronombres apocopados de las palabras a que están pospuestos (*siguiol* – *siguiol*, *fazes* – *faze·s*, *ques* – *que·s*, *aquis* – *aqui·s*), usado también en lenguas románicas que, como el provenzal y el catalán antiguos, tienen una estructura gramatical parecida a la del castellano antiguo en lo que atañe a los pronombres enclíticos. Errores de lectura del texto del mismo *Libro Conplido* como los de Stegemann (que interpreta *fazes* en pág. 123 b, 54: *e fazes ligero* como segunda persona singular) y el general de interpretar *los ques* como *los quienes*, prueban que las confusiones son fáciles, sobre todo cuando la forma pronominal apocopada es *se*, y que, con el uso de tal signo en estos casos, el texto gana en claridad incluso para lectores filólogos.

Resulta útil también el empleo del apóstrofo en casos como *d'amos* (*de amos* = *de ambos*), *dar'l'e* (= *dar·te he*), *dar'l'as* (= *dar le has*). Pero Hilty, con el deseo de ser consecuente, extiende el uso del apóstrofo a todos los casos de elisión y contracción salvo los que conserva el español actual. Y al aplicar a rajatabla este criterio, nos encontramos transcripciones como *d'ellos*, *d'estos* en contra de toda la tradición gráfica del español – y, especialmente, de la grafía de la época clásica – y en formas que no ofrecen el menor obstáculo a la comprensión. Hubiéramos preferido, ante innovación tan grave, que se hubiesen respetado las grafías del texto y aclarado de algún modo los casos realmente dudosos, que no serían muchos.

Nos parece también exagerado el uso del guión en las formas verbales con pronombres pospuestos no apocopados (*repienten-se*, *seguran-la*, *dizien-le*). La posposición de estas formas pronominales es obligatoria en el imperativo, gerundio e infinitivo en español contemporáneo y se usa todavía en la lengua escrita – si bien con carácter arcaizante – en las restantes formas personales del verbo. El editor – que ha cambiado en algunos casos, y a nuestro juicio acertadamente, la separación de las palabras (*ala* – *a la*, *delos* – *de los*, *assi* – *a ssi*, *enque* – *en que*) – podía haber hecho lo mismo

en todas las ocasiones, que son mayoría en el texto, en que el pronombre no fuera unido a la forma verbal precedente que lo rige. Sólo con uniformar la grafía del manuscrito de este modo – ya que verbo y pronombre átono aparecen también muchas veces unidos – quedaban resueltas todas las dificultades de lectura o errores posibles de comprensión (como el que se indica en la nota 127 de la pág. LIX de la Introducción) sin necesidad de utilizar ningún signo nuevo. Y en las formas de futuro con pronombre intercalado (*dar-lo-a, furtar-gelo-an*) podía también haberse evitado el guión por el mismo procedimiento (*darlo a, furtargelo an*) o, en todo caso, usarlo sólo entre el infinitivo + pronombre y las formas del verbo *haber* (*darlo-a, furtargelo-an*).

Estas observaciones no disminuyen en nada el valor de un trabajo hecho de un modo tan escrupuloso ni el gran servicio que ha prestado el Sr. Hilty a nuestros estudios con esta magnífica edición.

Zurich / Madrid

Félix Monge

*

Antología Literaria de ABC. – «El Artículo 1905–1955», Selección: Jaime Ballesté. Estudio preliminar: Gonzalo Fernández de la Mora, Editorial Prensa Española, Madrid 1955. –

Jeder Lehrer der spanischen Sprache im deutschen Sprachraum, ob er nun an den höheren Klassen der Mittelschule, an einer Hochschule oder an den Abendkursen einer Bildungseinrichtung für Erwachsene unterrichte, steht eines Tages vor der Frage, welches Lese- und Übungsbuch er verwenden soll, wenn er es mit fortgeschrittenen Schülern und Hörern zu tun hat. Die meisten zur Verfügung stehenden Textsammlungen sind unzureichend. Entweder sind sie mehr oder minder willkürliche Auszüge aus größeren sprachlichen Einheiten, wie Essay, Erzählung, Novelle, Roman, oder sie sind Zusammenfassungen längerer Texte. Auszügen aus größeren sprachlichen Einheiten fehlt aber meist der größere geistige Zusammenhang. Dies wird sehr deutlich an der *Prosa Española*, einem Textbuch, das in Spanien vielfach an den Sommerkursen für Ausländer verwendet wird. Das Bruchstück eines Werkes, wie z. B. A. Ganivets *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid* (Fragment), lässt eben kein Verständnis für die Gestalt, die der Schriftsteller geschaffen hat, zu; der Text wird langweilig, weil niemand zur tragenden Figur Zugang findet. Zusammenfassungen längerer Texte wieder sind, wenn auch da und dort ganze Sätze des Originals übernommen werden, vielleicht in den Übun-

gen für Anfänger zulässig, bei Fortgeschrittenen erweisen sie sich aber sogleich als unbrauchbare Verlegenheitslösungen. Außerdem handelt es sich bei der Mehrzahl der Texte um Bruchstücke aus Werken, die Gegenstand der Literaturwissenschaft oder der Literaturgeschichte sind, womit nichts gegen das eine oder das andere der beiden Fächer gesagt sein soll.

Der Lehrer aber, vor allem der Hochschullehrer, der auch modernes Spanisch unterrichten will, wird vor allem nach in sich geschlossenen, sprachlich hervorragenden spanischen Texten suchen, in denen nicht allein die Eigenart des Schriftstellers sofort und überzeugend klar wird; er möchte Texte voll der Aktualität im besten Sinne, da er eben in dieser Aktualität die moderne Sprache wiederfindet. Er könnte ebenfalls die «Latinität» dieses aktuellen spanischen Sprachstils anschaulich machen und die lebendige Sprache von der Hörern erarbeiten lassen. Darüber hinaus, wenn eine derartige Textsammlung über einen längeren Zeitraum reicht, vermöchte er von dieser Seite her nicht allein in das Denken, sondern auch in die zahllosen kleinen Probleme einzuführen, die alle zusammen erst das Mosaik gegenwärtigen Denkens ergeben. Ein derartiges Textbuch wäre ein geradezu ideales Unterrichtsmittel, sofern hier das Optimum überhaupt erreichbar ist.

Das vorliegende Werk ist m. E. ein solcher Idealfall. Es erfüllt die Forderung nach in sich geschlossenen Texten, da jeder der Beiträge für das *ABC*, eine der führenden Madrider Tageszeitungen, verfaßt worden ist. Jeder der Beiträge, für den Tag geschrieben, oder «*las cosas más permanentes sub specie momenti*» festgehalten – nach Unamuno, zitiert in der interessanten Einführung des Werkes, die aus der Feder G. Fernández de la Moras stammt –, hat Aktualität und gibt dem Lehrer an Hand der meist kurzen Texte die Möglichkeit, vom Sprachlichen ins Kultur- und Landeskundliche vorzustoßen. Die Artikel – nicht weniger als 132 auf 485 Seiten – umfassen fast alle denkbaren Gebiete: Landes- und Kultatkunde Spaniens, Literatur, Theater, Musik, bildende Kunst, Tanz, Geschichte, Politik, Wirtschaft, Philosophisches, Sprache, Unterricht, Technik, die Stellung der Spanier zu anderen Ländern und Völkern usw. Sie setzen natürlich vom Lehrer gründliche thematische Vorbereitung voraus, damit dann die Hörer angeregt werden, die in den Artikeln angeschnittenen Fragen von allen Seiten her zu beleuchten. Daraus ergibt sich auch für die Konversation reicher Stoff. Das Studium wird landes- und kultuskundlich vertieft und führt zum spezifisch spanischen Denken. Die Artikel stammen von hervorragenden Schriftstellern: E. Aunós, Azorín, Pío Baroja, J. Benavente, V. Blasco Ibáñez, J. Casares, C. J. Cela, F. de Cossío, G. Diego, C. Espina, M. Fer-

nández Almagro, G. Gómez de la Serna, A. Insúa, C. Laforet, P. Lain Entralgo, M. Machado, G. Marañón, J. Marias, E. Montes, E. d'Ors, R. Pérez de Ayala, F. Pérez Embid, F. Rodríguez Marín, R. Sánchez Mazas, E. Vegas Latapié, J. A. de Zunzunegui und anderen. Diese Namen geben die Gewähr einwandfreier Sprache, die, den Themen entsprechend, von mehr volkstümlicher bis zur überfeinerten Hochsprache führt. Schon daraus ergibt sich auch für den Lehrer ein weites Feld sprachlicher Auswertung der Texte.

Die interessante Einleitung aus der Feder G. Fernández de la Moras ist eine kleine Geschichte des «Artikels», den er als «el género literario de nuestro tiempo» bezeichnet und mit Recht von den im vorliegenden Buch gesammelten Aufsätzen sagt, «el artículo ha alcanzado un punto de madurez difícilmente superable». Man könnte sich vielleicht an Stelle des einen Artikels einen anderen wünschen oder ein anderes Anordnungsverfahren statt der alphabetisch nach Autorennamen vorgenommenen Ordnung. Es wäre auch möglich, dem Werk eine gewisse Einseitigkeit vorzuwerfen. Aber welche Einwände auch immer gemacht werden könnten, in seinen wesentlichen Zügen ist das vorliegende Werk ein spanischer Unterrichtsbehelf ersten Ranges, der vor allem dem Hochschulunterricht zugute kommen wird.

Graz

Anton M. Rothbauer

*

VICENTE GARCÍA DE DIEGO, *Diccionario etimológico español e hispánico*. Editorial S.A.E.T.A., Madrid 1955 (XIV + 1069 p.). 375 pesetas.

Voici enfin un dictionnaire étymologique qui est l'exposé le plus clair, le plus commode, le plus aisément consultable de l'espagnol et des parlers hispaniques; c'est le premier où les données linguistiques soient mises en place les unes par rapport aux autres, et qui donne vraiment une idée d'ensemble du vocabulaire de la Péninsule Ibérique. L'auteur qui a consacré sa vie à l'étude de la linguistique hispanique, a eu le méritoire courage de donner suite, en quelque sorte, à son livre célèbre *Contribución al diccionario hispánico etimológico*. A la différence du *Diccionario crítico etimológico* de M. Corominas, en cours de publication, qui fera l'objet d'un compte rendu spécial, la matière a été condensée le plus possible.

Le *Diccionario* de M. García de Diego est un dyptique, dont le premier volet comprend un *Diccionario Español*. Les mots y sont

illustrés par une indication sommaire de leur sens exact, leur étymologie et un renvoi au chiffre qui se trouve en tête de chaque article étymologique de la deuxième partie. Retenons que dans cette première partie, l'auteur envisage aussi les néologismes et les innovations techniques du vocabulaire espagnol. Ces témoignages sont produits en plus grand nombre et d'une manière plus complète que dans d'autres recueils de ce genre. L'objet est visiblement pédagogique en ce qu'il s'adresse aussi aux profanes. J'oserais même affirmer que le cadre très simplifié dans lequel se présentent ici les rapprochements étymologiques et qui ne peuvent servir qu'à une orientation générale, a été adopté surtout en vue des besoins d'un lecteur non initié. Il faut reconnaître que cette façon de présenter les faits est de nature à inspirer quelques scrupules, car on ne saurait toujours saisir la vraie doctrine de l'auteur qui, dans toutes ses recherches, a toujours été le guide le plus sûr pour les faits morphologiques et surtout phonétiques. C'est ainsi qu'il importera de distinguer absolument le mot indigène du mot savant, du mot d'emprunt et du mot migrateur. Là est le secret de la perspective; là se résolvent les contradictions et les disparates. En réalité, on devra déclarer historiquement incorrectes des étymologies telles que *correo* < *CURRERE*; *niel* 'labor sobre metales' (emprunté au provençal *niel*) < *NIGELLU*; *sien* < germ. *sinn*; *sastre* (qui est un emprunt fait aux parlars méridionaux de la France) < *SARTOR*, etc. Mais c'est là une question de plan. Peut-être les nécessités de l'orientation «éditoriale» n'en comportaient-elles pas d'autre. Il est dommage, en revanche, que les valeurs d'emploi – archaïque, rural, technique, familier, etc. – ne soient pas notées. L'importance d'une telle distinction est grande, parce qu'elle tranche la question méthodique qui cherche à étreindre le mouvement même de la langue.

Le second volet du dyptique est conçu comme *Diccionario Hispánico* et repose essentiellement sur l'étymologie elle-même. C'est ainsi que cette partie rend compte du progrès qui s'est accompli dans certains aspects méthodiques des recherches. Or, l'étymologie n'est plus un jeu avec des articles de dictionnaires; c'est l'art délicat de combiner ces éléments complexes, à la fois linguistiques, techniques, sociaux que sont les mots. Il faut tout de suite reconnaître que M. García de Diego excelle à examiner la couche latine du vocabulaire hispanique. Grâce aux nombreuses recherches, toutes documentaires, qui mettent la structure phonétique et morphologique du latin sous les yeux du lecteur, l'étymologue trouve ici réuni un matériel de faits et un ensemble de suggestions auxquels, sans le travail de M. García de Diego, il n'aurait pas aisément accès. C'est un grand effort, réalisé avec une large

érudition et avec toute la rigueur de méthode qu'on peut apporter à des recherches de ce genre.

Un fait accessoire donne à ce *Diccionario hispánico* un intérêt particulier. On sait qu'on n'a jusqu'ici ni débouillé complètement les anciens textes ni examiné à ce point de vue ce qui est connu des parlers locaux. En ce qui concerne les parlers hispaniques modernes, l'auteur apporte un grand relevé de faits indispensable sans lequel toute comparaison était boîteuse et dont l'importance est évidente.

Voici encore un point où la confrontation des bases étymologiques des parlers hispaniques avec le *REW* de Meyer-Lübke, telle que nous pouvons la faire à présent à travers le *Diccionario Hispánico* de García de Diego, nous fournit une révélation utile. Pour ne pas trop alourdir ce compte rendu nous n'examinerons que le chapitre qui correspond à la lettre *F* de l'ordre alphabétique, tout en nous permettant d'y joindre quelques notes à titre de renseignement complémentaire. Sous cette rubrique, l'inventaire du *REW* enregistre quelques 500 articles dont environ 300 se rapportent aux parlers hispaniques, vis-à-vis de 450 citations du dictionnaire de M. García de Diego. Encore faut-il ajouter que les mots d'origine incertaine ou obscure n'y trouvent pas place. C'est là aussi que se trouve la partie la plus originale du livre qui offre tout un ensemble de rapprochements étymologiques et qui viennent ainsi enrichir le vocabulaire comparatif des parlers hispaniques. Ces rapprochements sont, pour la plupart saisissants et représentent en quelque sorte la doctrine de l'auteur. Il est vrai qu'il serait intéressant de déterminer plus minutieusement l'aire géographique de certaines formes dialectales, mais, conçu dans un but pratique, ce manuel vise à être un bref et substantiel exposé qui donne l'essentiel de l'histoire du vocabulaire hispanique.

Quelques observations de détail: M. García de Diego, sans doute pour des raisons de commodité ou par tradition, abuse peut-être de temps en temps des reconstitutions latines; cf. *FABĀTUS* (j'aurais préféré *FABĀTA*), *FABULATOR*, *FORAMINARIUS*, *FRUCTUARIUS*, **FRUSTULARIA*, **FURCACULUM*, **FUSTILARIUS*. La formation de ces mots peut être postérieure et romane, et je ne reconstituerais un type latin que lorsqu'il est imposé par des raisons de forme ou de sens. – 2660: le germ. (je préférerais «francique») *faldstōl* est un mot migrateur, un terme de la culture carolingienne; *facistol*, *facistor* sont des emprunts faits au français au même titre que les formes provençales et italiennes; 2661 **FALDŪLA*: ajouter port. *fralda*, *fraldiqueira*; 2677 **FANĪCUM*: j'aimerais mieux *FANĪUM-FANGUM*, cf. Gamillscheg III, 36; 2717 *FAVŌNIUS*: ajouter anc. esp. (*uiento*) *fauonno*, *Gral. Estoria*, I, 441 a₄₅; 564 b₁; IV, 248 c₂₄; 2726 *FENE-*

STRA: ajouter anc. port. *feestra, freesta*; 2728 FENŪCULUM: ajouter mozar. *funīlyo, funiō, funulyo* (Asín, 245); 2732 PERDEJ: il vaut mieux abandonner cette étymologie invraisemblable pour revenir à celle de Schuchardt, *hardūn*, en admettant une formation hybride avec suffixe roman; 2757 FIBĒLLA: ajouter port. *fivela*; 2786 FILIC-TUM: ajouter moz. *filīgo, filīgo* (Asín, 234); 2816 a: l'arabe *fitna* ne signifie pas 'guerra', mais 'tentation, séduction, cabale, scandale, péché, émeute', etc.; 2820 *FLACCIATA: j'aimerais mieux considérer ici *frazada* comme emprunté du prov. *flassada*; l'histoire de ce mot n'est d'ailleurs pas encore élucidée, on se résignera à la base *FLACCIATA de l'*FEW* en attendant mieux; la base arabe qu'on a proposée est à rejeter; 2835 a FLUXUS: ajouter anc. port. *froixo, frouxo*; 2897 FRACES 'marc d'olives': je ne crois pas qu'on puisse rapprocher ce mot technique et rare de l'anc. esp. *arrahax* 'ossequelos de las azeytunas, quebrantados en la rueda de el molino del azeьте'; c'est un mot qui n'est signalé qu'au commencement du XVII^e siècle et dont l'origine reste pour le moment obscure; 2915 FRAXINUS: ajouter moz. *f(a)rāhšino, f(a)rāšno* (Asín, 251); 2916 FRAXUS est attesté, cf. Svensnung, *Untersuchungen zu Palladius u. z. lat. Fach- und Volkssprache*, Upsala 1936, p. 142–147; 2956 ar. *Julān*: ajouter anc. port. *joão, juão*, à côté de *Julan(o)*; 2965 FUMARIUS: port. *fumeiro* qui signifie aussi 'a carne de porco ensacada, de *enchido*, e depois fumada'; cf. Viana, *Apost.*, I, 477; 2984 FUNGUS: ajouter moz. *fun̄go, fungo(s), fungāl* (Asín, 243/44); 2991* FURICARE: ajouter port. *furacar*.

Attirons finalement l'attention sur l'épineuse question de la transcription des bases arabes en caractères latins. Il est nécessaire de choisir un système qui respecte autant que possible la transcription classique et qui soit reconnaissable pour ceux qui entendent l'arabe; il faudrait transcrire 1625 b *fakkāk*, 2649 *fahhār* (ou *fajjār*, selon le système espagnol), 2654 hisp. ar. *falqa*, 2667 *fanīqa*, 2677 a *faqīh*, etc.

Je ne sais pas si j'ai dit assez nettement le bien que je pense de cet excellent ouvrage. Il y a très peu de mots hispaniques dont l'histoire soit vraiment faite; un dictionnaire étymologique est donc nécessairement provisoire. C'est en maniant ce livre que les philologues apprécieront la méthode rigoureuse de l'auteur et son érudition; c'est un des plus riches d'enseignements qui, depuis longtemps, aient été apportés à la lexicologie hispanique.

A. S.

*

JOHANNES HUBSCHMID, *Schlüche und Fässer*. Wort- und sachgeschichtliche Untersuchungen mit besonderer Berücksichtigung des romanischen Sprachgutes in und außerhalb der Romania sowie der türkisch-europäischen und türkisch-kaukasisch-persischen Lehnbeziehungen. *RH* 54. A. Francke AG, Verlag, Bern 1955.

Wie der Verfasser in seiner Antrittsvorlesung über *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs*, Francke, Bern 1951, von den Forschungen seines Lehrers J. Jud ausging, so bekennt er in der vorliegenden Arbeit dankbar, von Jud auch in die Probleme der Wort- und Sachforschung eingeführt worden zu sein. Den Spuren seines Meisters und der Kühnheit seines Vaters J. U. Hubschmied folgend, durchbricht der junge Gelehrte die Grenzen der Romania; aus dem Romanisten, der sich besonders für die vorromanischen Elemente interessiert, wird ein Vorindogermanist, der die Methoden der modernen sprachgeographisch-sachkundlich orientierten Romanistik auf einen größeren Raum zu übertragen versucht¹. Die Arbeit präsentiert sich als 54. Band

¹ Von der Tätigkeit HUBSCHMIDS in seinem Spezialgebiet zeugen folgende neuere und neueste Veröffentlichungen:

Praeromanica. Studien zum vorromanischen Wortschatz der Romania, mit besonderer Berücksichtigung der frankoprovenzalischen und provenzalischen Mundarten der Westalpen. *RH* 30 (1949).

Circummediterrane Wortgruppen des westlichen Mittelmeergebietes. VRom. 11 (1950).

Vorindogermanische und jüngere Wortschichten in den romanischen Mundarten der Ostalpen mit besonderer Berücksichtigung der ladinisch-bayrisch-slowenischen Lehnbeziehungen. *ZRPh.* 66 (1950).

Ein etruskisch-iberischer Pflanzenname. Museum Helveticum 7 (1950). *Studien zur iberoromanischen Wortgeschichte und Ortsnamenkunde. Lisboa, Boletim de Filologia*, XII (1951).

Sardische Studien. Das mediterrane Substrat des Sardischen, seine Beziehungen zum Berberischen und Baskischen sowie zum eurafrikanischen und hispano-kaukasischen Substrat der romanischen Sprachen. *RH* 41 (1953).

Pyrenäenwörter vorromanischen Ursprungs und das vorromanische Substrat der Alpen. Acta Salmanticensia, VII (1954).

Haustiernamen und Lockrufe als Zeugen vorhistorischer Sprach- und Kulturbewegungen. VRom. 14 (1954).

Hispanisch-ägäische Pflanzennamen. ZRPh. 71 (1955).

it. guscio, galiz. cosca ‘guscio’, voci del sostrato eurafricano. Arch. glottol. ital., XXXIX (1955).

der Romanica Helvetica prächtig wie immer. Wie der Untertitel andeutet, treibt hier der Verfasser vergleichende Wortgeschichte auf weitester Ebene. Er sucht die Geschicke von Wörtern zu verfolgen, wie sie in grauer Vorzeit nach Nordeuropa, von Osten nach Westen wanderten, oder wie sie in späteren Schüben aus den west-europäischen Ländern der Romania bis in die fernen Steppen Asiens und in die Wüsten Nordafrikas verbreitet wurden. Am Ende des Buches, vor einem Wort- und Sachindex, entrollt sich eindrucksvoll eine Karte, die von Portugal bis Kamtschatka eine Übersicht gibt über die 139 Sprachen und Mundarten, mit deren Wassern diese «Schläuche und Fässer» gefüllt worden sind, nämlich: 21 romanische, 6 germanische, 8 slawische, 18 weitere indo-germanische Sprachen, 1 semitische, 2 hamitische, 16 uralische, 37 türkische, 10 mongolische, 7 tungusische, 5 vereinzelte und 8 ausgestorbene Sprachen. Der Berichterstatter, der sich kaum in den Räumen der Romania etwas zu Hause fühlt, kommt sich vor einem so kühnen Itinerarium zu spärlich ausgerüstet und höchstens sachlich einigermaßen vorbereitet vor. Er wird die Reise also nur bis zu den Grenzen der traditionellen Romania mitmachen; was darüber hinausgeht, überläßt er denen, die in größern Horizonten zu urteilen gewohnt sind. Er wünscht aber der vorindogermanistischen Forschergeneration der Zukunft Mut und Ausdauer, um unter der unternehmungslustigen und kühnen Führung Hubschmids neuen Zielen zuzustreben. Möge dieser bestrebt sein, nicht durch eine gelegentlich allzu absolute Ausdrucksweise¹ seine Leser vor den Kopf zu stoßen!

Schon lange hatte Hubenschmid den Plan gehegt, eine wort- und sachkundliche Arbeit zu schreiben. Wer aber wie er mit seiner Forschung jahrtausendealte Sprachgeschichte durchleuchten will, dem stehen nur beschränkte Sachgebiete offen. Darum hat sich Hubenschmid bis jetzt besonders beschäftigt mit Namen aus der unbelebten und belebten Natur, d. h. von Geländeformen, Pflanzen, Tieren usw. Nachdem er mit seinem Aufsatz über Haustiere und Lockrufe sich mit ältern Wanderwörtern der Hirtenkultur abgegeben hatte, wandte er sich nun jenem Gebiet der Sachkultur zu,

A proposito di «Parole oscure del territorio alpino». Arch. per l'Alto Adige, XLIX (1955).

Vulgärlateinisches Dorngestrüpp und baskisch-altwesteuropäische Etymologien. Orbis IV (1955).

¹ «Ich werde ... neue Wege für die Erforschung des vorromantischen Wortschatzes weisen» (*Orbis* IV, 214). «Wer dies verkennt, hat das sprachliche Leben der Vergangenheit und der Gegenwart nicht richtig erfaßt» (*loc. cit.* p. 229) usw.

in dem eine Menge uralter Lehnwörter zu finden sind, nämlich den Gefäßbezeichnungen. Hier wieder entschied er sich in der Fülle der Probleme logischerweise für eine Sache, deren sich schon der primitive Mensch bediente, für den Schlauch, d. h. die abgezogene Haut eines geeigneten Tieres als Behälter oder Traggefäß für flüssige oder feste Dinge. Auf der Suche nach Wörtern ältester Sprachschichten und deren Lehnbeziehungen verfolgt Hubschmid die Bezeichnungen für Schläuche in den romanischen, germanischen und keltischen Sprachen Europas, p. 19–90, im Albanischen, in den slawischen Balkansprachen, im Rumänischen, Türkischen und Mongolischen, p. 130–139, bei den nordosteuropäischen und uralischen Völkern, p. 139–146. Entsprechend der sachlichen Entwicklung wurden bei dieser Behandlung auch die Namen für Fässer untersucht, immerhin nur diejenigen, die irgendwie mit der Terminologie der Schläuche zusammenhängen. Die übrigen Faßnamen und eine Menge weiterer Gefäßbezeichnungen warten immer noch der Erforschung.

Wir wollen hier die Ergebnisse vom Standpunkt der Sachkultur vorausnehmen. Der Verfasser hat zwar nicht persönlich an Ort und Stelle Sachforschung getrieben und auch nicht die sachliche Entwicklung in einem besondern Kapitel dargestellt. In der ganz nach sprachlichen Gesichtspunkten geordneten Arbeit bestehen die sachlichen Angaben vor allem darin, daß dem in Überfülle allen möglichen schriftlichen Quellen entnommenen Wortmaterial wenn immer möglich die genaue Bedeutung beigegeben wurde. Nur über die Herstellung und die Verwendung von Lederschläuchen im südöstlichen Europa lesen wir mit Interesse zusammenhängende Darstellungen, die jugoslawische, bulgarische und ungarische Sachforscher dem Verfasser in dankenswerter Weise zur Verfügung gestellt haben. Für die übrigen Gebiete werden wir nach Möglichkeit durch Hinweise auf Reiseliteratur oder volkskundliche Schriften orientiert. 33 Abbildungen geben eine mehr oder weniger gute Vorstellung von der Form und Verwendung der besprochenen Gegenstände; die meisten stammen aus gedruckten Quellen, die besten sind Originalphotographien von Prof. M. Gavazzi, Zagreb. Ein Verzeichnis der Abbildungen wäre wünschbar gewesen, weil sie meistens nicht in direktem Zusammenhang mit dem Text stehen.

Es sei ferne von uns, dem Verfasser vorzuwerfen, daß er keine persönlichen Forschungen angestellt hat in einem Sachgebiet, das aus unserem heutigen Europa fast ganz verschwunden ist¹. Hätte

¹ Wie in der gleichen Gegend im Verlauf der letzten Generation eine Sache dem Gesichtskreis des Beobachters entschwun-

er die unendlichen Weiten, aus denen er seine Wörter gesammelt hat, selber durchziehen und die genannten Sachen *de visu* erleben wollen, dann hätte sein Leben dazu nicht ausgereicht. Immerhin ist zu sagen, daß z. B. ein Aufenthalt in Sizilien ihn vielleicht die gleiche Feststellung hätte machen lassen, die eine Photographie Rohlfs' der Materialien des *AIS* festhält, nämlich daß gärender Wein auch in modernen Säcken aus einer besondern, starken Leinwand, *utri di lona*, transportiert wird (*AIS* 1326 Leg., P. 873, Bw. I, 155¹). Das beweist, daß man sich auch heute noch des Vorteils der Schläuche gegenüber den Fässern bewußt ist (geringeres Gewicht und Volumen der leeren Schläuche), den der Verfasser anderswo erwähnt.

In den Ländern, wo heute noch Schläuche gebraucht werden, ließe sich durch Augenschein vielleicht auch noch eine Verwendung des Schlauches als Trichter feststellen, die, wenn ich recht gesehen habe, in Hubschmids Buch nicht belegt ist, außer p. 88 in einem mittelhochdeutschen Zitat aus dem 14. Jh.: 'man macht úz hiuten (wohl vorschrieben für 'huiten') flaschen, trichter unde zaphen drin.' Und doch wird diese Funktion vorausgesetzt durch die offenbar richtige Etymologie von ob.-ital. *lora*, münstertal. *uré* zu *lura* 'Schlauch, Trichter' (*REW* 5174). Unter der gleichen sachlichen Voraussetzung ließe sich auch das berndeutsche *folle* 'hölzerner Seihtrichter für Milch' erklären aus lat. *follis*, das im Bündnerromanischen noch als 'Balg, Blasbalg' belegt ist.

Die Verwendung von Schläuchen gehört in Europa außerhalb des Südens und Südostens heute der Vergangenheit an. Als die nördlichsten Punkte für gebrauchte Schläuche sind belegt: in Italien *AIS*, P. 152 Pramollo (Piemont), P. 420 Coli (Emilia) (Bw. I Phot. 317, II Phot. 131). Im Wallis, im Val d'Hérens, konnte Fankhauser noch 1936 photographieren, wie Trauben in

den ist, mag für das Engadin das kompetenteste Urteil der beiden Chefredaktoren des *Dicziunari rumantsch grischun* bezeugen. HUBSCHMID zitiert p. 25 die Mitteilung von Dr. A. SCHORTA, geboren 1905, daß heute «lederne Mehlsäcke aus einem Stück (ohne Naht) in Graubünden unbekannt» sind (1955), während R. VIELI, *Terminologie der Mühle in Romanisch-Bünden*, 1927, p. 56 N 1, schreibt: «Nach einer freundlichen Mitteilung von Herrn Prof. Dr. Ch. Pult (geboren 1863) besitzt auch heute noch fast jede Haushaltung im Engadin solche 'buolschas' (lederne Mehlsäcke)», vgl. *DRG* II s. *buscha*: Sent búoljx.

¹ Mit der Abkürzung Bw. I und Bw. II zitieren wir im Folgenden unsere Arbeit *Bauernwerk in Italien, der italienischen und rätoromanischen Schweiz*, Bd. I (1943), Bd. II (1956).

Ledersäcken auf einer Kuh gesäumt wurden (*Schlüche u. F.*, Abb. 10, p. 54). In Unteritalien, auf der Pyrenäenhalbinsel und im Balkan sind Schläuche heute noch gebräuchlich. Einst werden auch dort, nach alt mediterraner Art, Schläuche und Tonkrüge die einzigen Behälter für Flüssigkeiten gewesen sein, was Hubschmid heute noch belegt, nach Basset, für die Berber Nordafrikas, p. 40, und, nach Redard, für Persien, p. 70. In Asien sind die Schläuche noch weit verbreitet. Auf Grund der untersuchten Lehnwörter stellt Hubschmid zwei Ausstrahlungszentren für Schläuche fest: Griechenland und die südliche Romania vermitteln schon sehr früh dem Westen Bezeichnungen für Schläuche; zur Römerzeit und im Mittelalter geht dann der Strom der Lehnwörter auch nach dem Norden und Nordwesten. Das andere Ausstrahlungszentrum ist Asien, von wo schon in vorhistorischer Zeit Indogermanen Wörter für Schläuche mitbrachten. Besonders aus türkischen Sprachen sind viele Namen für Schläuche nach dem Westen gewandert, wahrscheinlich als Ausdrücke der Hirtenkultur. Den Hunnen verdanken wir das deutsche Wort 'Köcher', mit dem man ursprünglich ein ledernes Futteral für Pfeile und Bogen, aber auch einen Milchschnalz und andere Gefäße bezeichnete.

Herstellung und Verwendung der Schläuche: In der Regel macht man diese aus dem ganzen, umgestülpten und besonders behandelten Fell der Ziege oder des Schafes, seltener eines Kalbes. Eine folgende Sachstufe sind genähte Ledersäcke, in Asien seltener auch aus Bälgen von Pferden und Rindern. Schläuche dienen vor allem zum Transport oder zur Aufbewahrung von Wein, Öl, Wasser, Milch, in Afrika und Asien zur Herstellung von Butter, Joghurt und anderen Milchspeisen. In kleineren Säcken werden auch Speisen, Käse, Fleisch, Reiseproviant, Mehl, Fett, Salz usw. mitgeführt oder aufbewahrt. Die aus Xenophons *Anabasis* bekannte Weise, mittels Schläuchen Flüsse zu überqueren, ist vom Balkan bis ins alte Ninive, von Litauen bis nach China bezeugt, sei es, daß man direkt auf aufgeblasenen Schläuchen schwamm oder mit diesen Flöße herstellte.

Die sachliche Entwicklung spiegelt sich in der überaus reichen Bedeutungsverschiebung der Namen des Schlauches. Von der Überfülle können wir hier nur eine kurze Übersicht geben: Tierfell – Blasbalg – Dudelsack – genähter Ledersack, Reisetasche, Rucksack – Futteral, Scheide, Köcher – Hülse, Schote – Salzbeutel, Tabakbeutel – ungar. *tömlő* 'Veloschlauch, Schlauch der Velo-pumpe' – Kürbisflasche – Flasche aus Ton, Zinn, Blech, Glas – aus einem Stück Holz ausgehöhlter Trog, Bienenstock – Milcheimer, Melkkübel, Zuber – Bottich für Wein, Wäsche, Salz, Mehl – Mehlkasten – Fäßchen – Faß, Fässer, d. h. mit Reifen zusammen-

gehaltene geschlossene Daubengefäße, sind ursprünglich in der mediterranen Welt und auch bei den türkischen, mongolisch-kaukasischen Völkern nicht einheimisch. Im klassischen Altertum waren sie nicht gebräuchlich. Aber schon im Altertum war diese Technik den Galliern und Illyriern bekannt. Die zentrale und nordwestliche Romania wurde dann das wichtige Ausstrahlungszentrum dieser Neuerung und auch der Wörter dafür. Hauptsächlich durch den Weinbau wurden romanische Bezeichnungen von Kufen und Fässern nach dem Westen (Spanien, Portugal), nach dem hohen Norden und nach Osteuropa und Asien gebracht. Die Richtung der sachlich-sprachlichen Beziehungen geht also für die Schläuche in sehr früher Zeit von Osten nach Westen, für die Fässer in der Hauptsache erst seit dem Mittelalter von Westen nach Osten.

Die am Beispiel der Fässer gemachte Feststellung Hubschmids, daß die Küferei der nördlich-kontinentalen Gebiete die ältere Kulturphase der mediterranen Töpferei konkurrenzieren und zum Teil besiegt hat, findet für das Gebiet Italiens eine schöne Bestätigung in der Verbreitung der hölzernen Laugengefäße und Wassertraggefäß: ganz Oberitalien braucht den hölzernen Laugenbottich und den ursprünglich hölzernen Wassereimer. In Mittel- und Unteritalien sind die alten Laugengefäße aus Ton, Rinde oder aus Ruten geflochten; zum Teil ist aber auch der Laugenbottich eingedrungen. Das Wasser wird auf der ganzen Halbinsel in Krügen aus Ton oder Kupfer getragen; nur in den waldreichen Bergen Kalabriens usw. braucht man zum Wassertransport Holzfäßchen (Bw. II, Sachkarte XI Laugengefäße, Sachkarte III Wassertraggefäß).

Aus einem Baustamm ausgehöhlte Gefäße oder Tröge sind nach Hubschmid bei den Germanen und Balten einheimisch. Man findet sie auch in romaneschem Gebiet, wo die Natur entsprechende Baumstämme liefert. So begegneten wir in Kalabrien einem mächtigen, einbaumartigen Trog, *scifū*, in dem man mit den Füßen gedörrte Kastanien aus den Schalen trat. Mit dem gleichen Wort werden in Italien auch aus einem Stück Holz geschnitzte Freßtröge oder schalenartige Küchengefäße, Holzwannen, bezeichnet (Bw. I, 136/37). Krüger fand in den Hochpyrenäen alte Laugengefäße, die aus einem mächtigen Baumstamm gehöhlt waren (*Hochpyrenäen A II*, 334). In Italien haben wir keine solchen feststellen können; aber wir trafen Wörter für Laugenbottich, mit denen man sonst die aus einem hohlen Baumstamm gemachten Bienenstöcke bezeichnet. Hier möchten wir ferner daran erinnern, daß auch die mannshohen Badegefäße der prähistorischen Heilquellen von St. Moritz im Engadin aus riesigen Lärchenstämmen gehöhlt wurden.

Hubschmid verfolgt endlich noch Gefäße aus Birkenrinden aus den Waldregionen Osteuropas und Asiens. Wir möchten in diesem Zusammenhang eine grundlegende finnische Arbeit empfehlen, nämlich Niilo Valonen, *Geflechte und andere Arbeiten aus Birkenrindenstreifen* unter besonderer Berücksichtigung finnischer Tradition. Vammala 1952. – Spuren von alten Rindengefäßen finden sich auch in Italien (Bw. I, 24, 43; II, 212–13, 216).

So interessant und wichtig und, wie wir glauben, auch richtig die sachlichen Feststellungen Hubschmids sind, liegt doch das Schwergewicht seiner Arbeit im sprachlichen Teil, d. h. in der Wortgeschichte. Es ist dem Verfasser sicher gelungen, mit seinen weitschichtigen Untersuchungen die Wortforschung in einer Reihe schwieriger Probleme um ein gutes Stück weiterzubringen.

In einem ersten Teil, p. 19–90, untersucht Hubschmid die Wörter für Schläuche und Fässer im europäischen Sprachraum.

Die Erkenntnis, daß die Bezeichnung für Schaf, Ziege, Bock, Kalb, Füllen auch für das Fell des betreffenden Tieres und den daraus hergestellten Schlauch gebraucht werden kann, zeigt den Zusammenhang zwischen aind. *mēšá-* ‘Widder, Schaf; Vlies des Schafes und was daraus gemacht wird’ mit akslaw. *měchū* ‘Fell, Sack zum Aufbewahren von Käse, Schlauch’, aisl. *meis* ‘Korb’, ahd. *meisa* ‘sarcina, cistella’, mhd. *meise* ‘Tonne, Maß für Wein’ usw., bündnerdeutsch *meise* ‘hölzerne Traggerät der Sennen’.

Auf Grund des vielfach belegten Bedeutungsüberganges ‘Schlauch > Gefäß aus Holz’ verbindet Hubschmid span. *coldra* ‘Melkkübel, Weinkrug, Wasserkrug’ mit griech. κόλυθροι ‘Hoden’, κόλυθρον ‘Feige’. Da das Wort im Lateinischen und in den romanischen Sprachen sonst nicht belegt ist, nimmt Hubschmid an, es sei schon in vorhistorischer Zeit in der Bedeutung ‘Weinschlauch’ als Wort der Weinbauterminologie von Griechenland ins Hispanische gebracht worden.

Gall. bulga ‘Ledersack’ bietet eine ähnliche Bedeutungsentwicklung. Fr. *bouge* ‘sac à cuir, valise’ bis ins 17. Jh., ‘ventre d’une futaille, cuveau, baril’ usw. Das Wort ist schon früh im ahd. *bulge* ‘Ledersack’ entlehnt und bleibt in deutschen Mundarten erhalten. In England ist *bulga* schon seit 690 belegt, später als mlat. *bulgia*. Es lebt im Altprovenzalischen und Rätoromanischen. Ital. *bulgia* ist ein Lehnwort aus Nordfrankreich. Auch in sard. *büdza* ‘otre’ und in unterit. *buggia* ‘borsa di pelle’ sieht Hubschmid ein französisches Lehnwort und nicht eine autochthone Entwicklung, die auf eine nicht belegtes **bulgea* zurückgehen müßte. Von Südalien strahlt das Wort nach dem Balkan und nach Afrika aus. Gall. *bulga* gehört zu air. *bolc* ‘uter’, ir. *bolgaim* ‘schwelle’, *bolg* ‘Blase, Sack, Bauch, Hülse, Hose’ und ist urverwandt mit got. *balgs*

‘Schlauch’ und germ. **balgas* zur Wurzel **bēlg-* ‘anschwellen’. Auch lat. *follis* (aus **bhol-nis*) ist nach demselben Stamm gebildet.

Aus der Bedeutungsentwicklung ‘Schlauch’ > ‘Gefäß aus Holz’ schließt Hubschmid auch auf eine vorindogermanische Verwandtschaft zwischen dem üblichen Wort der Griechen für ‘Weinschlauch’ ἀσκός und dem bask. *aska* ‘Krippe, Backtrog; auge en bois ou en pierre; cubeta, baquet’. ἀσκός lebt übrigens heute noch in Unteritalien, nicht nur in den dortigen griechischen Sprachinseln, sondern auch in den Ableitungen sizil. *skupina*, sizil., calabr. *skupinu* ‘Ölschlauch’, fogg. *skupónia* ‘Ziegenfell zum Transport von Milch’, abr. *skupinə* ‘Dudelsack’. Ein früh belegtes mlat. *ascopa*, das mit ‘uter, flasca, buterich’ erklärt wird, scheint zurückzugehen auf ein erschlossenes Adjektiv *ἀσκοπός (*lagena ascopa* ‘schlauchähnliche Flasche’), zu dem dann die oben erwähnten unteritalienischen Diminutivformen gebildet wurden.

Die lateinische Bezeichnung für ‘Schlauch’, *uter*, die indogermanisch verwandt ist mit griech. ὄδριξ ‘Gefäß für Wasser’, wird merkwürdigerweise vom Verfasser nur an wenigen Stellen beiläufig erwähnt. Es wäre interessant gewesen, auch über die Geschichte dieses Wortes Näheres zu erfahren. Welches ist seine Verbreitung? Zeigt es ähnliche Bedeutungsentwicklungen? Wenn nicht, aus welchen Gründen? Wie weit ist es volkstümlich, warum oft ein gelehrtes Lehnwort? Wie ist sein Verhältnis zu *lura* ‘Schlauch, Trichter’? Vgl. hier *úte* ‘Felleimer im Ziehbrunnen’ (AIS 965 Leg., P. 739).

Der Zusammenhang der Begriffe ‘Schlauch’ und ‘Holzgefäß’ kann nicht direkt nachgewiesen werden für die drei wichtigen Wortgruppen vorroman. **barr-*, spätlat. *tonna* und *butta*.

Spätlat. *tonna* ist zum erstenmal belegt in der Vita eines Heiligen, der im 6. Jh. in der Auvergne lebte: *apothecas, quas rustici tonnas vocant. tunna* ist seit 790 in England belegt. Mlat. *tunna* wird mit ahd. *chuoffa* glossiert oder mit lat. *cratere* übersetzt, also ursprünglich wohl ‘offenes Daubengefäß’. Seit dem 9. Jh. ist *tonna* in Frankreich häufig belegt; auch im Provenzalischen und Katalanischen scheint es alt und bodenständig. Aus dem Altenglischen kommt das Wort ins Altsländische und nach Skandinavien. Das deutsche *Tonne* ist nur im Norden, nicht aber im Süddeutschen gebräuchlich. Von afr. *tonne* kommt afr. *tonel* > nfr. *tonneau*. Engl. *tonel* ‘Weinfaß’ (1483) > *tunnel* ‘subterranean passage’ (seit 1782), woher dt. *Tunnel*. – Man nimmt an, daß *tonna* gallischen Ursprungs sei und verwandt mit ir., kymr. *tonn*. f. ‘Haut’. Dann könnten also doch die Vorläufer der ‘Tonnen’ große Tierhäute gewesen sein, aus denen Schläuche gemacht wurden. Ir., kymr.

tonn ist verwandt mit gall. **tonna*, das erschlossen werden kann aus port., galiz. *tona* 'dünne Rinde, Schale von Früchten', astur., leon., galiz., port. 'Schicht auf einer Flüssigkeit'. Kelt. **tonnā* 'Haut' wäre entstanden aus **tondā* und dieses urverwandt mit lat. *tondeō* 'schere'. – Die andere Vermutung Hubschmids, daß für kelt. **tonna* eine ursprüngliche Bedeutung 'Gefäß aus Rinde' anzunehmen wäre, p. 31 N 1, scheint uns der Überlegung wert, vgl. das Laugengefäß aus Rinde im kalabresischen Guardia Piemontese (Bw. II, Phot. 333). In diesem Falle würde die vermutete sachliche Übergangsstufe des Schlauches aus Tierfell wegfallen.

Noch hypothetischer ist die einstige Bedeutung 'Schlauch' für die Wortfamilie von **vorroman**. ***barr-**; belegt ist sie nirgends. Die vielen von Hubschmid angeführten Formen, die zurückgehen auf **barr-ile*, -(ic)elli, -olu, -(ic)ale, -ic(c)a, -iciu, bedeuten vor allem 'ein faßähnliches Holzgefäß'. Die Frage ist, ob ein Stamm mit -r- oder -rr- zugrunde liegt. Stellt man fr. *baril* zu fränk. *bera* 'Tragbahre' (FEW), so ist die semantische Entwicklung 'Tragbahre' > 'Fäßchen' nicht überzeugend; ebensowenig wenn man, wie Diez, vom Stamm *barra* 'Querstange' ausgehen möchte. Hubschmid vermutet einen vorromanischen Stamm **barr-*. Das Wort *baril* taucht zuerst (um 800) in Nordfrankreich auf und wird in den ältesten mittellateinischen und altfranzösischen Belegen mit -rr- wiedergegeben. In Südalitalien und Sizilien herrscht *barrile* vor (AIS 1325), und diese offenbar ältere Form ist auch in Sardinien und längs der archaischen adriatischen Küste bis gegen Ancona hin belegt. Man könnte ferner als Beweis eines zugrunde liegenden -rr- auch gen. *bari* anführen, wo -r- fallen müßte wie in *faina* < *farina*, *mesúa* < *messora* 'Sichel' usw., während -rr- als -r- erhalten bleibt: *tera*, *sera* 'Säge', *seraua* 'Sägemehl'; vgl. ferner eine Inschrift von 1603 in Monterosso al Mare (Liguria): MEZZA BARRILE DA VINO DI GENVA.

Daß die verschiedenen aus den alpinlombardischen Mundarten angeführten Wörter, wie *barégn*, *baróz*, *baroza* in der Bedeutung von 'Mehlkasten, Trog, Kufe' usw., auch hieher gehören, scheint uns wahrscheinlich; denn wir haben z. B. für die Wörter *brenta* und *zuma* ähnliche Bedeutungsübergänge festgestellt (Bw. II, 104–106). Wie aber in diesen Bergdörfchen, die früher kaum Wagen und Straßen kannten, Vertreter von **birotium*, wie das aus der Stadt Lugano belegte *barózz* 'Zweiräderkarren', sich eingemischt haben sollten, können wir nicht einsehen.

Das Neue, das Hubschmid von der Wortfamilie des **spätlat. buttis** 'Faß' sagt, ist, daß er sachliche Überlegungen in den Vordergrund stellt. Weil man weiß, daß hölzerne Weinfässer im alten Griechenland unbekannt waren, geht er nicht aus von griech.

βούτις, obschon dieses die weitaus älteste belegte Form ist (1. Jh. v. Chr.), die auch heute noch im Neugriechischen lebt. Nach Schrader-Nehring «werden eigentliche Fässer zuerst aus den waldreichen, dem Alpengebiet angehörigen Gegenden des cis- und transalpinischen Galliens und Illyriens gemeldet», p. 74. Darum nimmt Hubschmid an, daß spätlat. *buttis* 'Faß' älter sei als das 6 Jh.e früher belegte βούτις und daß das Wort aus dem gallisch-illyrischen Ausstrahlungsgebiet stamme. Die romanischen Vertreter von *buttis* sind von Rumänien bis nach Portugal verbreitet; die wichtigsten sind it. *botte*, afr. *bot*, f. Die ältesten Belege aus Italien und Frankreich stammen aus dem 8. Jh. Lehnwörter strahlen aus nach dem Arabischen, dem Balkan und in die germanischen Sprachen, besonders in das Deutsche, wo wir Bedeutungen finden wie 'Faß, Bütte, Kübel, Rückentraggefäß für Flüssigkeiten, Rückentragkorb' (der letzte Bedeutungsübergang ist uns, außer dem erwähnten Wallonischen, für das romanische Gebiet nicht bekannt). – Der Diminutiv *butticula* ist am frühesten in Frankreich nachgewiesen (9. Jh.). Fr. *bouteille* ist in allen typischen Bedeutungen vertreten: 'Flasche aus Leder, Holz, Zinn, Glas', d. h. 'kleiner Schlauch, Fäßchen, Zinn- oder Blechgefäß', und seit der Erfindung des Korkverschlusses (15. Jh.) vor allem 'Glasflasche'. In diesem Sinne verbreitet sich fr. *bouteille* erst in neuerer Zeit mit dem Weinhandel in allen Richtungen bis in den äußersten Norden und Osten. Ital. *bottiglia*, das erst seit dem 16. Jh. nachgewiesen ist, kämpft im östlichen Oberitalien heute noch als moderner Eindringling gegen das ältere *bozza* 'Glasflasche', vgl. unten.

Weitere Ableitungen, wie ital. *botticella*, *botticino*, *bottaccio* usw., sind in Oberitalien beträchtlich älter und bodenständiger. Infolge der Überfülle wird in Hubschmids Materialien eine prinzipiell wichtige Bedeutungsentwicklung innerhalb desselben Wortes vielleicht zu wenig deutlich: als Ersatz der primitiven natürlichen Gefäße (Kürbis, Schlauch) fabriziert der Mensch im Norden Holzgefäße, Fäßchen, im Süden hingegen Tongefäße: lomb. *butiža* 'Kürbisflasche' (Scheuermeier, Wasser- und Weingefäße, p. 47); wallis. *botča* (Evolène), engad. *butiža* (AIS Phot. Zuoz), *botiglia* (Monti), *buteži* (Bw. I, Phot. 312) 'Holzfäßchen'; aber aprov. *botelha*, span. *botija* 'Tonkrug mit engem Hals', vgl. unten unterit. *vozza*. Am Schluß dringt überall die moderne Glasflasche ein, fr. *bouteille*, ital. *bottiglia*.

Für *bottaccio* hätte man zur angegebenen Bedeutung noch die gebräuchlichere hinzufügen können, nämlich 'Mühlenteich' (Rigutini-Bulle), 'recipiente ove si raccoglie l'acqua per dar moto alle ruote dei molini' (Nov. Melzi), weil diese das einstige Vorhandensein eines großen Wasserbottichs voraussetzt.

Schwierige Probleme stellt das aus dem Romanischen erschlossene ***butitia**, das nicht vor dem 10. Jh. belegt ist.

Vor allem scheint uns, daß piem. *bunza*, lomb. *bonza* 'aufrechtes, oben offenes oder liegendes Faß, in dem man Wein oder Trauben auf dem Wagen transportiert, Gärfaß, Blechkännchen für Öl' (Bw. I, 161; II, 49) nicht hierher gehören, weil diese Formen immer ein typisches stimmhaftes *z* haben im Gegensatz zu den Vertretern von ***butitia**. Von den drei Etymologien, die Meyer-Lübke für dieses Wort vorschlägt (*REW* 1083, 1209 a, 6652 a), berücksichtigt nur die erste diesen Umstand. – Den p. 48 N 1 erwähnten deutschen Wörtern wäre noch beizufügen: *l pantsł* 'Faß für Weintransport' (*AIS* 1325, P. 312); ferner für Davos und Furna (Graubünden) *ponz* und für die tessinische Deutschwalserkolonie Bosco-Gurin *puntschi* (Dimin.) 'hölzernes Rückentraggefäß für Milch' (M. Reimann, *Sachkunde und Terminologie der Rückentraggeräte in der deutschen Schweiz*. Karte Nr. 1. Diss. Zürich 1947).

Zu p. 51 N 2: Ob es sich in den erwähnten serbokroatischen Wörtern um einen Diminutiv handelt, können wir nicht beurteilen; über it. *pignatto* und das Suffix *-ato* hoffen wir später eingehender schreiben zu können. – Nach Hubschmid wären viele romanische Vertreter von ***butitia** in den Südosten des deutschen Sprachgebietes eingewandert und zwar als ältere Lehnwörter vom Typus des bayr. *bütschen* oder als jüngere Schicht vom nicht umgelauteten mhd. *putsche*; sie bedeuten meistens irgendein Holzgefäß, vom kleinen Trinkgefäß (Holzkanne) bis zur 'Tonne von 2 m Höhe, in welcher Kaufleute früher ihre Ware nach Siebenbürgen brachten; hier wurden die Tonnen dann gewöhnlich als Kornbehälter benutzt'.

Unter den vielen mit ***butitia** verwandten Wörtern, die Hubschmid aus den benachbarten balkanischen Sprachen anführt, fallen primitive Bedeutungen, wie 'Kürbis, Flaschenkürbis', auf; ferner gehören – wenn ich recht verstehe – ein Teil der balkanischen Wortformen zu einem Typus *buć-*, ein anderer Teil zu einem Typus *buts-*. Damit sind wir mitten in den Problemen, die uns die in Italien belegten Vertreter von ***butitia** stellen, vor allem die Frage nach ihrem Verhältnis zu tess., ossol. *bozza*, boels 'Holzschale, Bienenstock aus hohlem Stamm' und zu it. *boccia*.

Da ist zunächst die Frage des Vokals. Ven. *bozza* 'Flasche', das einerseits bis ins Bergell, Veltlin und Bergamaskische reicht (*AIS* 1334), anderseits bis ins Friaulische, wird von Hubschmid p. 48 auf ***butitia** zurückgeführt. Aber dem dazugehörigen zentral-ladin. *botsa* 'Flasche' legt er p. 52 ein ***bottia** zugrunde. Sachlich ist der modernen Glasflasche sicher ein Ton- oder Holzgefäß vorausgegangen. Wie ein primitives Holzfäßchen hergestellt wurde, geht

hervor aus der Definition von Monti: *bottiglia* ‘botticino, barletto scavato in un solo tronco di legno, portatile, della tenuta di pochi boccali che i legnaiuoli e contadini si portano alle spalle’. Daß es sich hier um ein längliches, aufrecht getragenes Fäßchen handelt, ist durch eine Photographie des *AIS* von Zuoz (Engadin) bezeugt. Angesichts dieser Sachentwicklung scheint es fraglos, daß zu diesem *bozza* auch die vielen *Masculina* gehören, mit denen vor allem ‘der aus einem Baumstamm gehöhlte Bienenstock’ bezeichnet wird (*AIS* 1159): friul. *bqts*, *bqc¹*, *bqθ*, *bqs*, ven. *bozzo*, *buzzoletto*, tess., lomb., ossol. *boets* und mit späterer Bedeutung verzasch. *boets*, *boza* ‘Holzschale’; friul. *bqc* ‘Stampf- und Gär-bottich’ (*AIS* 1321, P. 328), Ampezzo *böz* ‘mastello’. Während diese oberitalienischen Formen ein *o* voraussetzen, finden wir in Mittelitalien, besonders in den Marken, viele Formen mit altem *u*, von denen Hubschmid nur eine vereinzelte von Jesi erwähnt. Wenn diese auch lautlich im Vokal nicht entsprechen, ist doch die begriffliche Entwicklung auffallend ähnlich wie oben, nämlich: 1) march., umbr. *buzzo* ‘Bienenstock, besonders aus hohlem Stamm’ (*AIS* 1157; 2) P. 536 ‘aufrechter Holzzylinder aus einem hohlen Stamm, in dem der Leinsamen gepreßt wird’; 3) march. ‘Preßbottich’ (*AIS* 1351, Bw. I, 167, Fig. 378); 4) Jesi ‘recipiente simile a una botte’; 5) P. 557 *buzzarellu per la simmula* ‘Mehlkästchen’ (Bw. II, Phot. 302); 6) *búzzico* a) P. 645 ‘irdenes Henkelkrüglein für Öl’; b) march., abr., laz. ‘Blechkännchen für Öl oder Petrol’ (Bw. II, 49).

Neben diese ober- und mittelitalienischen Wörter hätte Hubschmid auch noch unterit. *vozza* stellen können, das offenbar einem Typus **bottia* entspricht, in der Bedeutung aber typisch zu *butta* zu gehören scheint. In Südalien belegen die Materialien des *AIS* noch jene mächtigen Tongefäße für Wein, die einst für den mediterranen Süden typisch waren, jetzt aber fast überall durch das moderne Weinfäß, *la botte*, verdrängt werden. Sie heißen in P. 739, 749 *vozza* (Bw. I, 170, Phot. 316), vgl. valdost. *bótsa*, *bóha*, *bój* ‘Faß’ (*AIS* 1325). Verbreiteter ist in Kalabrien und Apulien *vozza* in der Bedeutung ‘kugeliger Doppelhenkelkrug mit engem Hals, für Wasser’ und, etwas kleiner, ‘bauchige Tonflasche mit engem Hals und 1–2 Henkeln’ (*AIS* 969, Bw. I, Phot. 315, II, 36, 44, 45, Fig. 76, Phot. 58). Im waldreichen Kalabrien wird dann die *vozza* auch zum Wasserfäßchen, das auf dem Kopf getragen oder noch häufiger gesäumt wird; nur im albanesischen P. 751, wo die Frauen das Wasserfäßchen typischerweise an Stricken auf dem

¹ Wir halten den sg. *il bqć* (anderswo *il bqts*) für eine falsche Rückbildung aus dem pl. *i bqts* nach dem Vorbild *il brać – i brats*, *la talé – las talts* (P. 328 *AIS* 145, 1216).

Rücken tragen, heißt dieses *vuzza* (Bw. II, Phot. 332, Wasser- und Weingefäße, Phot. 5). Wie ist dieser Wechsel von *o* und *u* zu erklären? Repräsentiert vielleicht alban. *vuzza* eine ältere Schicht, wie auch ein mlat. *buza* ein Hinweis sein könnte, daß ven. *bozza* 'Flasche' auf **buttia* zurückgeht? Hubschmid kommt zum Schluß, daß bei diesen und andern Holzgefäßten (vgl. unten **butula* – **botula*) Stammvarianten auf *u* und *o* nachzuweisen seien, p. 53.

Dann stellt sich das Problem der konsonantischen Varianten auf *ts* und *č*. Hubschmid konstatiert lautliche Unstimmigkeit in deutschen Lehnwörtern vom Typus bayr. *bütschen* < **buttia*, während doch sonst im Deutschen *platea* > *platz*, *puteu* > *pfütze* wird. Auf dieses Problem stößt auch Rohlfs, wenn er in seinem kalabresischen Wörterbuch die Nebenform *gozza* 'orciuolo di terracotta, per acqua' von **bottia* ableitet, während er, sicher mit Recht, die häufigere Hauptform *vozza* 'brocca di creta da acqua, orciuolo' verbindet mit ital. *boccia*. Daß *boccia* in Mittelitalien einst eine Tonflasche bezeichnete, ist belegt durch Bw. II, Phot. 52. Meyer-Lübke, der *boccia* von **bottia* trennen möchte, erschließt aus lautlichen Bedenken ein **bokya*. Hubschmid findet eine solche Rekonstruktion unnötig, indem er auf die lautliche Doppelspurigkeit verweist, die Rohlfs im Italienischen festgestellt hat: *goccia* < **guttea* neben *mazza* < **mattea* (It. Gramm. I, 478). Man könnte hier noch hinweisen auf die auffallenden lautlichen Varianten innerhalb ein und desselben Wortes, nämlich bei tosc. *bozzolo* 'Kokon der Seidenraupe' neben *bocciolo* (AIS 1164: P. 499, 528, 535), march., abr., P. 566 *bozzo* neben tosk., umbr., laz., P. 529, 536 *boccio*. Das Schlußresultat, zu dem Hubschmid kommt, scheint uns methodologisch richtig und wichtig: «Es besteht keine Notwendigkeit, die auf **bottia* weisenden Wörter ... von **buttia* und *butti*s gänzlich zu trennen», p. 53; denn die verbindenden sachlich-semantischen Argumente scheinen ihm entscheidender als die trennenden lautlichen Hindernisse.

Hier möchten wir noch folgende Überlegung beifügen: Sollten wirklich alle diese erwähnten Wörter zusammenhängen, so könnte es sich bei jenen Formen auf *buzz-*, *bozz-* in der primitiven Bedeutung 'Gefäß aus hohlem Baumstamm, Kürbisflasche' nicht um eingewandertes Sprachgut handeln, sondern es müßte uraltes, bodenständiges sein; erst die Technik der Holzfässer und Daubengefäße und die dazu gehörenden Bezeichnungen müßte man sich als späteren Import aus dem gallisch-illyrischen Sprachbereich vorstellen.

Zum Schluß seiner 22 Seiten langen Ausführungen über spätlat. *butti*s und seine Ableitungen stellt Hubschmid noch jene Wörter zusammen, welche die ursprüngliche Bedeutung von *butti*s =

'Schlauch' erhalten haben. In Nordfrankreich sind schon um 800 *buttes ex coriis* belegt, im afr. *bot*, f. 'outre'. Die außerordentlich interessante Photographie von Fankhauser bezeugt für Evolène im Wallis *bos* 'genähte Ledersäcke für Traubentransport'. In Südfrankreich, Katalonien, Spanien und Portugal ist *bot*, *bota*, *bottello* als 'Schlauch für Wein, Öl, Milch' usw. und besonders als 'Lederflasche' schon früh und bis heute im Gebrauch, wie das schöne Bild eines daraus trinkenden Aragonesen zeigt. Auch Ableitungen sind in dieser Bedeutung erhalten, wie afr. *bo(u)cel* < **butticellus*, ahd. *buterich* < spätroman. **buttaríko*, das in vielen deutschen Mundarten in weiter entwickelten Bedeutungen lebt und z. B. als *butrilig* 'Fäßchen, Feldflasche' vom Surselvischen wieder übernommen wurde.

Durch die vielfach belegte Bedeutungsverschiebung 'Schlauch' > 'Bauch' und durch folgende Wörter wird das Gebiet von spätlat. *buttis* 'Schlauch' noch vergrößert: milan. *bottán*, *botásc* 'otro, ventre', lomb. *butáš*, engad. *butálš*, surselv. *buttatsch* 'Bauch, Wanst', kors. *buttacciu* 'mantice', zentrallad. *butta* 'Blase, Tabakbeutel', transilv. *butuš* 'outre de cornemuse'.

Wie *buttis* (βούτης) neben griech. βούτης steht, so gehen noch eine Reihe ähnlicher Wörter auf einen Stamm mit einfachem *-t-* zurück.

Hieher gehört zunächst *tarent*. βοτίνη (Hesych), wohl = 'flaschenartiges Tongefäß', das heute noch in der gleichen Bedeutung und als 'Faß' im Neugriechischen bis nach Kleinasien lebt. Das entsprechende, wohl aus Unteritalien belegte mlat. ***butina*** ist heute noch lebendig in abr., pugl. *vótənə* usw. 'Kufe, Bottich (in der Grube der Ölkelter), Faß'; mlat. *butinellum* ist als Hohlmaßbezeichnung in den Marken belegt. Das Wort, das im Romanischen sonst untergegangen zu sein scheint, hat im Deutschen große Verbreitung gefunden, adh. *putina* (9. Jh. = 'dolium'), mhd. *büten*, ndh. *die büttlen*, schweizerdt. *bütti*, *büttene* usw. Der Grund dieser großen Verbreitung eines ursprünglich romanischen Lehnwortes im Norden mag wie bei andern Bezeichnungen für Daubengefäße in der hohen Entwicklung der nordischen Küferei liegen.

Ein weiteres Wort mit *-t-* ist griech. πυτίνη (Pollux, 2. Jh. n. Chr.) 'Korbflasche'. Wie Hubeschmid von einem *tarent*. βοτίνη auf ein vorroman. **bútina* (messapsisch) schließt, so setzt er für πυτίνη ein ****pútina*** voraus, das illyrisch oder thrakisch wäre, weil im letztern der Wechsel *b/p* nachzuweisen ist. Rumän. *pútină* ist eine 'hohe, nach unten sich verengernde, kegelstumpfförmige Kufe mit Deckel (für Wasser, Käse, Fett, Kohl)'. Illyr. **pútina* ist die Grundform von friul. *pòdine*, *pòdime* 'Waschzuber', das noch zu ergänzen wäre durch friul. *pódiŋ* 'kleiner Holzzuber' (AIS 965, 966, P. 349),

friul. *pōdinj di mólgi* ‘Melkeimer’ (AIS 1197, P. 337, 338, 348), P. 318 *pódim*, P. 348 *pōdinę* ‘Traubenzuber’ (AIS 1319). Da alle diese Formen aus der friaulischen Grenzzone stammen, möchte man gern wissen, ob das Wort nicht auch in den benachbarten slawischen Mundarten vorkommt.

Eine letzte erschlossene Form mit *-l-*, ***butula**, nimmt Hubschmid an als Grundlage für westschweiz. *bōla* usw. und für das anschließende piem. *buj* ‘Zuber’ und dessen Ableitungen, so besonders ligur. *buğő*. Aus dem Altligurischen wäre ital. *bugliolo* ‘Eimer (besonders der Seeleute)’ übernommen und von hier durch die Seemannssprache weiter verbreitet worden. Die iberoromanischen Formen, wie katal. *buyól*, *bužól*, wären erst jüngere Entlehnungen aus dem Ligurischen (seit dem 18. Jh.). Wie die Varianten ***buttia** – ***bottia** zusammengehören, so sieht auch hier Hubschmid neben ***butula** die Variante ***botula** als Grundlage des im Tessin und Ossolano lebendigen *bogia* ‘mastello’. Hubschmid setzt sich damit in bewußten Gegensatz zu der bisher angenommenen Basis ***bullj-**, ***bülj-**, ***bolj-**, die er zurückweist, weil *-lj-* nur im Ligurischen *-ǵ-* ergibt, nicht aber im Lombardischen.

Den Rezessenten interessiert es besonders, zu vernehmen, daß die **baga** von Coli (AIS P. 420), die er als einen der nördlichsten Vertreter des heute noch gebrauchten Weinschlauches kennenernte (Abb. 21), ein altes, aus dem Türkischen stammendes Lehnwort sein soll. Das Wort ist in Oberitalien als ‘otre, cornamusa, ventre’ verbreitet und gehört zusammen mit fr. *bagage*, ital. *bagaglio*, engl. *bag*. Ob die kühne und verlockende Hypothese der fernen Herkunft und des hohen Alters dieses Wortes richtig ist, entzieht sich unserm Urteil.

Zum Schluß noch einige methodologische Bemerkungen. Die kritische Verwendung des Materials ist lobend hervorzuheben. Wörter und Texte werden nicht kritiklos zitiert, sondern an der Quelle nachgeprüft (p. 9 A², 60, 66, 84 A²). Der Verfasser ist bestrebt, Herkunft und Alter der Belege festzustellen und anzugeben (p. 16 A¹). Durch historisch-kritische Sichtung des Materials werden verschiedene Sprachschichten abgedeckt, was Schlüsse über das Hin und Her der Sprachentlehnungen gestattet. Diese Schlüsse mögen gelegentlich etwas kühn und nicht weniger hypothetisch sein als manche mit Sicherheit umgestürzte Hypothesen. Aber es ist nicht zu leugnen, daß die Masse des Materials den Argumenten Gewicht gibt, und daß die Weite des Horizontes die Perspektiven glaubhafter erscheinen läßt. Wo bestimmte Bedeutungsverschiebungen immer wieder in der gleichen Richtung sich nachweisen lassen, kann ihnen eine gewisse wegweisende Gesetzmäßigkeit

innwohnen. So läßt sich z. B. von $\chi\delta\lambda\omega\theta\rho\omega\zeta$ 'Hodensack' über die Vorstellung 'Schlauch, Gefäß' schließen auf den Zusammenhang mit span. *colodra* 'Melkkübel', oder die vielfach belegte Entwicklung 'Schlauch' > 'Bauch' scheint plausibel, nicht aber die von 'Tonkrug' > 'Bauch' (p. 37, 59). Die Entwicklung der Sache ist unabhängig von der Sprache. Es ist daher verlockend, den Bedeutungswandel in verschiedenen Sprachräumen zu verfolgen und das Verhältnis von Wort und Sache abzuwägen und zu vergleichen. Es kann dabei vorkommen, daß die sachlich-semasiologischen Argumente gegenüber den sprachlich-lautlichen entscheidender zu bewerten sind. – Es ist das Verdienst Hubschmids, mit seinem vorliegenden Buch erneut die alte Wahrheit bewiesen zu haben, daß es keine Wortforschung ohne Sachforschung gibt.

Bern

P. Scheuermeier

*